



Avant de découvrir ce que Robert Lepage aura fait de Carmen, sous les traits de Sylvie Tremblay, au Théâtre de Quat'sous ce mois-ci, il serait temps de conduire l'enquête sur ce personnage au coeur de tous les soupçons.

M'enfin, qu'est-ce qu'ils lui trouvent de si séduisant, de si fascinant à cette vamp de la castagnette? À ce rossignol de Sévi-i-i-i-ille dont le ramage, comme la fumée des Gitanes, ondoie et s'élève en spirales dans une atmosphère d'opérette; dont le plumage, comme les flammèches des braseros de carton peinturlurés, ondule et s'évase en jupons carmins sous les feux truqués de la rampe?

C'est vrai, depuis quelques années, il n'y en a plus que pour la Carmencita, chacun y allant de son interprétation: de la chipie française version Godard (*Prénom: Carmen*) à la sorcière bohémienne de Peter Brook (*La Tragédie de Carmen*, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris, 1981), en passant par la danseuse de flamenco de Carlos Saura pour en arriver à la plus Bizet de toutes, la Migenès-Johnson qui, sous la direction

PHOTO: TV-HEBDO

«Mais moi, Carmen, je t'aime encore!»

CARMEN EXOTISME ÉROTISME EXORCISME

SOPHIE GIRONNAY

de Francesco Rosi, cause bien du malheur à un Placido Domingo amoureux. Et voici que la Carmenite aiguë s'étend sur Montréal et frappe en plein envol l'une des étoiles montantes de notre théâtre local: Robert Lepage soi-même qui, à partir du 21 avril au Théâtre de Quat'sous, nous offre une adaptation «épurée, dégraissée» dit-il, mais aussi truffée de clins d'yeux parodiques, d'allusions aux versions antérieures. Comme ne le laisse pas entendre le titre du spectacle aux accents ironiquement vengeurs, *Pour en finir une fois pour toutes avec Carmen*, Robert Lepage semble bien avoir succombé lui aussi au charme de son héroïne (*carmen* signifie charme en latin), incarnée par Sylvie Tremblay... Tout ça en attendant la *Carmen* que nous promet l'Opéra de Montréal pour sa saison prochaine.

La belle et ses papas

C'est le brave Bizet qui serait content, lui qui mourut trop tôt — deux mois seule-

ment après la création de son oeuvre à l'Opéra-Comique, le 3 mars 1875 — pour assister au triomphe de sa créature. Car la première fut un demi-succès (et même, n'ayons pas peur des mots, un demi-échec!). Ces joyeux drilles de Meilhac et Halévy, librettistes attitrés d'Offenbach, avaient eu beau atténuer la beauté fauve, la cruauté sauvage de la nouvelle de Prosper Mérimée dont était tiré l'argument, ils étaient tout de même restés près du texte original. Bien plus que la musique, elle-même très novatrice, le sujet, le personnage de Carmen choquèrent les critiques. Oscar Commettant par exemple, illustre inconnu qui s'inscrit à jamais dans le grand Bêtisier du théâtre grâce à ces quelques lignes (comme quoi il peut y avoir une postérité même pour les critiques, à condition qu'ils se montrent assez bêtes et assez méchants): «Il faudrait, pour le bon ordre social et la sécurité des impressionnables dragons et toréadors qui entourent cette

demoiselle, la bâillonner et mettre un terme à ces coups de hanche effrénés, en l'enfermant dans une camisole de force après l'avoir rafraîchie d'un pot à eau versé sur la tête. L'état pathologique de cette malheureuse, vouée sans trêve ni merci, comme un notaire des *Mystères de Paris*, aux ardeurs de la chair, est un cas fort rare heureusement, plus fait pour inspirer la sollicitude des médecins que pour intéresser d'honnêtes spectateurs venus à l'Opéra-Comique en compagnie de leurs femmes et de leurs filles.»

Bombe sexuelle ou hégérie féministe?

Vous l'avouerais-je, au risque de passer pour une puritaine du XIXe siècle? Moi aussi, ils m'énervent, les coups de hanche de Carmen. Je trouve curieuse, pour ne pas dire suspecte la popularité dont jouit cette petite personne depuis une dizaine d'années. Précisément parce que cet engouement a pris naissance au moment même où le féminisme arrivait au faite de sa gloire, de sa force d'impact, de sa visibilité, c'est-à-dire à la fin des années 70. L'avenir s'ouvrait aux audacieuses, pressées de s'inscrire dans la société, d'y gagner une place, d'accéder au pouvoir. L'urgence était d'étudier, de travailler, de prendre la parole...

Ces messieurs auraient-ils eu peur de voir d'un coup se transformer la population féminine en une armée de vira-

gos, de bas-bleus cérébrales et asexuées, bardées d'attaché-cases et de clés à molette? Sinon pourquoi nous balancer dans les pattes et remettre à la mode cette fausse «vraie femme», cette bombe sexuelle sortie *in extremis* de la malle aux accessoires, la malle aux mythes mités rongés par les rats de l'opéra? Ça pognait donc encore, ce p'tit genre-là? Le genre la charge érotique de la brigade pas du tout légère, le style T-shirt moulant avec écrit dessus «Attention: séductions» en lettres rouge baiser.

Détail qui a son importance: le réseau d'images hispa-

La cantatrice Galli-Marié, première de toutes les *Carmen*, photographiée par Nadar





Lola de Valence, danseuse espagnole, inspirait à Édouard Manet l'une de ses toiles les plus célèbres en 1862

niques entourant Carmen avait bien pour fonction, en 1875, de renforcer le côté *sexpot* du personnage. A cette époque, on fantasmeait sec, une pipe de haschich à la bouche (dandysme oblige), sur le sang chaud des filles du Sud, les harems d'Orient et toute cette sorte de choses. Dans l'imaginaire nord-européen, il n'y avait souvent, d'érotisme à exotisme, qu'un X à transgresser.

Sexpot d'accord, mais non femme-objet, soyons juste. Car à y regarder de plus près, la vision s'affine. Cette bohémienne qui fume, déambule à sa guise, part seule à Gibraltar préparer les bons coups pour ses copains contrebandiers (« Cette fille était la providence de notre troupe », dit Don José dans la nouvelle de Mérimée), cette amante qui mène le bal, prend les initiatives, choisit ses amants, l'heure d'en jouir comme l'heure de les quitter, ne pourrait-elle pas être, au fond, la première héroïne féministe? Comme disait Teresa Berganza, l'une de ses grandes interprètes à l'opéra, Carmen est « une femme émancipée, libre, souveraine et maîtresse de toutes ses décisions ».

L'amour à couteaux tirés

Une femme émancipée lâchée en roue libre sur une scène, ça donnera quoi? Guère rassurant, le scénario, laissez-moi vous le dire. Inquiétant pour les hommes d'abord. Mérimée, on s'en rend compte à relire son texte, faisait de Carmen une vraie peau de vache: menteuse, railleuse, voleuse, capricieuse, mi-

femme-enfant, mi-femme-fatale. Et si le personnage a gagné en prestige, en panache et en charme au fil du temps et des versions, par contre il est resté tout aussi dangereux.

Dangereux, donc séduisant: « Si je t'aime t'es foutu », prévient la Carmen de Godard. Et pan! ça ne rate jamais: toujours un brave maso style Don José tombe dans le panneau et dans la déchéance, déserte l'armée, suit la belle dans sa troupe de hors-la-loi, devient voleur et assassin. Tout ça pour finir par se faire lâcher pour un toréador, lui-même conscient de ce qui l'attend, d'ailleurs:

Escamillo — Les amours de Carmen ne durent pas six mois.

Don José — Et vous l'aimez?

Escamillo — Oui!

Le scénario n'est guère plus encourageant pour les femmes, du moins celles en voie de « libération », puisque leur hégémonie finit assassinée. Lorsque Carmen pousse le goût de l'indépendance jusqu'à vouloir quitter son *chum*, jusqu'à lui jeter aux orties la bague — symbole par excellence de l'attachement — qu'il lui avait offerte, il la poignarde. Le prototype même du batteur de femmes, le *chum*, entre parenthèses: brave gars *straight* et travailleur mais un peu asocial, sans amis, possessif, jaloux, dépendant au coton et ne connaissant à ses frustrations affectives qu'un seul mode d'expression, la violence.

« J'ai entendu pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet », écrivait Nietzsche, plein d'enthousiasme en

1888. « C'est enfin l'amour, l'amour remis à sa place dans la nature! Non pas l'amour de la "jeune fille idéale"! Pas trace de "Senta-sentimentalité"! Au contraire l'amour dans ce qu'il a d'implacable, de fatal, de cynique, de candide, de cruel, — et c'est en cela qu'il participe de la nature! L'amour dont la guerre est le moyen, dont la haine mortelle des sexes est la base! »

Un pavé Rubik dans la mare sociale

Comme avec les morceaux d'un cube Rubik, on peut jouer à l'infini avec les éléments du drame de Carmen (c'est le propre des chefs-d'œuvre de jouer à cache-cache avec les « interpréteurs » de tout acabit). Mais chose curieuse, plus on le manipule, ce cube Rubik, le tournant, retournant sans cesse — cric, cric, cric! — et plus on se rend compte qu'un nombre assez élevé de petits carrés colorés symbolisent des peurs, des désirs, des craintes, des questionnements, des angoisses que la fameuse libération de la femme, précisément, a dû faire resurgir, ces dix dernières années, du fond des êtres, hommes ou femmes. Mais alors tout s'explique: faire revivre, danser, chanter la gitane, la trucidier des dizaines, des centaines de fois sur toutes les scènes du monde correspondrait à un besoin profond pour notre société des années 80. Un besoin qui s'appelle exorcisme.

Et Robert Lepage, lui, comment va-t-il jouer avec son cube Rubik, que va-t-il faire de « sa » Carmen? « Une fille actuelle, dit-il, quand même envoûtante, mais normale. » Pas de danger que l'ultra-raffiné, le très sensible auteur-interprète de *Vinci* (L'avez-vous vu? Génial!) ne tombe dans l'imagerie grossière ou l'opéra de bazar. On peut lui faire confiance comme lui nous fait confiance: « D'habitude on passe la moitié du show à expliquer que Carmen représente l'amour. Je pars du principe que le public auquel je m'adresse au Quat'sous est déjà au cou-

rant, et je peux tout de suite passer à autre chose. »

Autre chose? Qu'est-ce à dire? « On met toujours le focus sur Carmen, mais si on tourne le miroir de l'autre côté, on s'aperçoit qu'il y a beaucoup de choses autour d'elle, dans le décor: le fascisme, le machisme, par exemple. Carmen fait la lumière sur tout son entourage et devient ainsi un personnage qui a une signification beaucoup plus sociale. »

Carmen qui, comme l'amour, « est enfant de Bohème et n'a jamais connu de loi », passe en nomade d'un groupe social à l'autre sans jamais s'attacher, s'identifier à aucun. Au cours de son histoire, m'explique Robert Lepage, elle rencontre principalement trois groupes humains qui ont chacun leurs valeurs propres, leurs lois. Chaque fois, Carmen tombe amoureuse d'un représentant du groupe: Garcia, chef des brigands, est son mari; Don José, qui représente la société des bons, des bien-pensants, sera son amant jusqu'à l'arrivée d'Escamillo, super-macho façon pop-star qui règne en maître sur les arènes du sexe. Chacun des trois groupes veut s'accaparer la bohémienne se l'annexer. « On la porte et étendard, mais en réalité on la piétine. C'est quelqu'un de cassé, finalement, dont j'aimerais montrer les maladies. Ce qu'elle chante est toujours la vérité, mais au lieu de le faire avec son intelligence elle le fait avec son instinct. »

L'oiseau rebelle...

Pour Robert Lepage, Carmen est un être essentiellement d'instinct, en contact permanent avec les forces vives, les réalités primordiales de l'existence. Les pulsions de vie, de reproduction semblent l'habiter toute, au début. Mais à la fin de la pièce, « parce que prendre conscience de son corps, ce n'est pas seulement être en contact avec ses possibilités de jouissance, c'est aussi ressentir que la finitude, la décrépitude sont inscrites dans la chair », Carmen rencontrera sa mort et compren-

dra que Carmen-la-vie et Carmen-la-mort ne sont qu'une seule et même personne. Dans la version classique, Carmen lisait son destin dans les cartes et l'on pouvait expliquer la façon étonnamment soumise avec laquelle elle acceptait de mourir par sa superstition de gitane à demi sorcière. «C'était écrit», dit-elle à plusieurs reprises. C'était écrit, oui, mais dans la chair même...

Carmen, comme l'amour, est «un oiseau rebelle que nul ne peut apprivoiser». Dans sa courte trajectoire de lumière, elle va tenter l'impossible: rester absolument honnête avec elle-même, irréductiblement fidèle à ses désirs, ses pulsions, sans faire la moindre concession. Écoutons-la parler sous la plume de Mérimée:

«José, répondit-elle, tu me demandes l'impossible. Je ne t'aime plus; toi tu m'aimes encore, et c'est pour cela que tu

veux me tuer. Je pourrais bien encore te faire quelque mensonge; mais je ne veux pas m'en donner la peine. Tout est fini entre nous. Comme mon rom, tu as le droit de tuer ta romi; mais Carmen sera toujours libre. Calli elle est née, calli elle mourra.»

On ne peut pas vivre longtemps à ces altitudes d'exigence. L'oiseau rebelle qui, comme Icare, veut voler trop haut, comme Icare, fatalement, finit par chuter. Icare, justement, c'était une des mises en scène de Robert Lepage. «C'est impossible de vivre comme ça dans la vraie vie, dit-il, en n'étant fidèle qu'à soi-même tout le temps, les structures sont trop fortes, il faut s'y inscrire, s'intégrer, faire des concessions. En création, par exemple: on voudrait toujours ne s'occuper que de créer, planer, voler... Mais on finit toujours par être obligé de se plier, jouer le

jeu du show-business, même si le show-business c'est de la merde, finalement.» Cette question de l'intégrité que tous — mais surtout l'artiste bien sûr — nous cherchons à conserver, question que l'on sent essentielle, presque physiquement cruciale pour Robert Lepage, serait donc au coeur de la tragédie de Carmen?

...vautour de nos amours

Elle en a fait du chemin, la petite bohémienne, depuis que Mérimée faisait de son goût même de la liberté un simple trait inhérent à sa race... Ce qui revenait à dire que, puisqu'elle défendait sa liberté non par choix mais par déterminisme racial, en fait elle n'était pas maîtresse d'elle-même, donc pas libre. Et la voilà, en 1987, devenue le symbole de l'artiste intègre, de l'être pur et dur, brisé par un trop-plein d'absolu. De là à

penser que comme Garcia, Escamillo ou Don José, comme Bizet, Godard (et votre «serviteur» dans les paragraphes qui précèdent), Robert Lepage s'est annexé la belle à sa cause, la porte en étendard...

Achalante, inclassable, fuyante, insaisissable, lancinante, subversive, ô combien subversive Carmen, quand cesseras-tu donc de nous danser autour, comme le vautour de nos amours malades? Et quand Don José t'implora, dernière chance avant la rupture ou la mort: «Écoute, j'oublie tout. Je ne te parlerai de rien: mais jure-moi une chose: c'est que tu vas me suivre en Amérique et que tu t'y tiendras tranquille», aurais-tu oublié ta réponse? «Non, dit-elle d'un ton boudeur, je ne veux pas aller en Amérique. Je me trouve bien ici.»

Tu parles! 

MAINTENANT EN FORMAT DE POCHE



MARYSE

de Francine Noël

L'histoire d'une
génération qui, voulant
porter l'imagination au
pouvoir, s'est permis tous
les espoirs.

Un des meilleurs romans des années 80 !

Offert en format de poche, à un prix populaire,
avec une préface de Lise Gauvin et
un choix de critiques.

444 pages - 9,95 \$

VLB ÉDITEUR la petite maison
de la grande littérature

ZONE LIBRE 

REVUE
QUEBÉCOISE
POUR
LA PAIX

abonnez-vous
et découvrez une nouvelle
façon de penser

Découvrez et faites découvrir, page après page, un monde qui change

Offrez vous de nouveaux horizons, une nouvelle confiance dans le futur... en participant et en vous informant sur tous les efforts de paix que font des millions de personnes à travers le monde... et sachez qu'au Québec il y a aussi de la "paix sur la planche" 

Abonnements:

individus
18.00\$ par an

groupes/soutien
30.00\$ par an

international
30.00\$ par an

Votre chèque ou mandat postal doit être fait à l'ordre de:

Revue

ZONE LIBRE

Nom

Adresse App.

Ville

Prov. Code postal

5363 Ave. du Parc
Montréal, Qc
H2V 4G9